This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

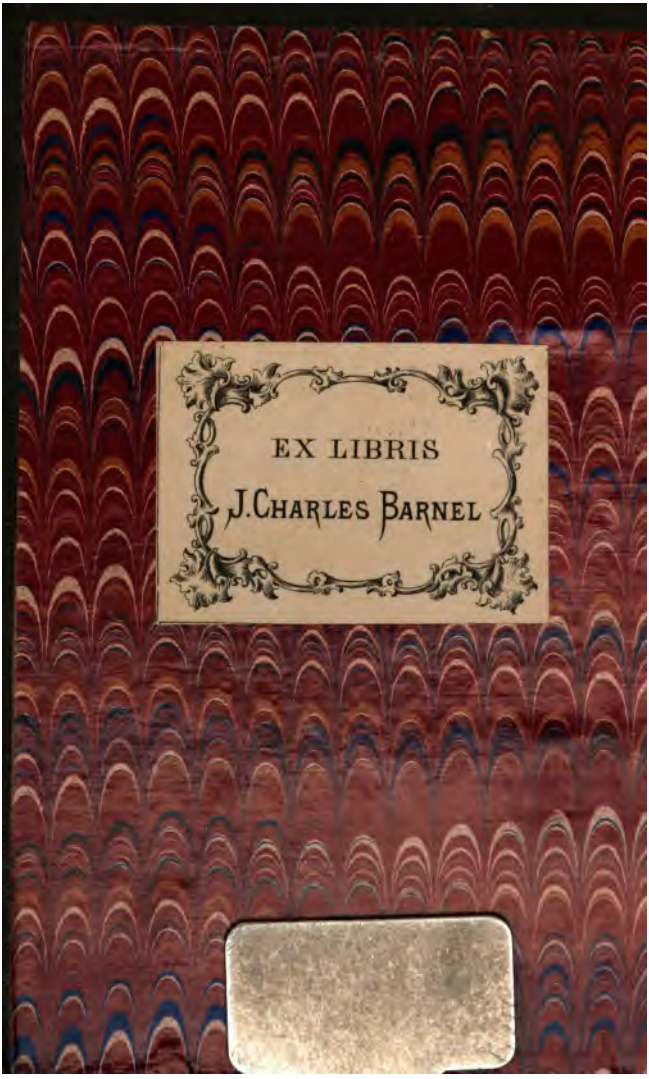
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

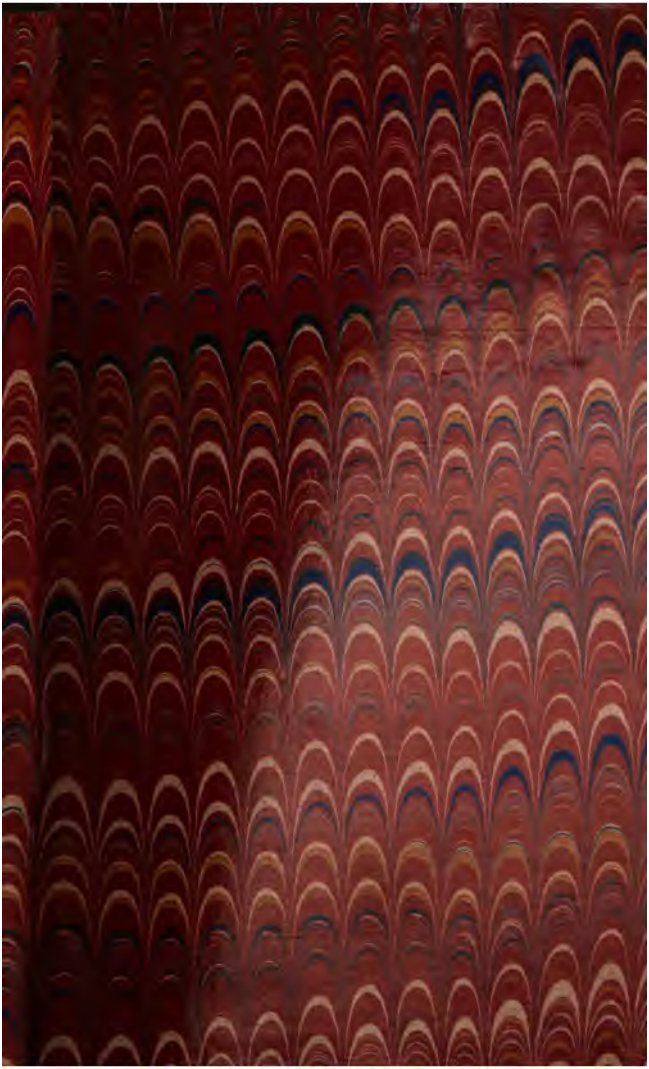
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

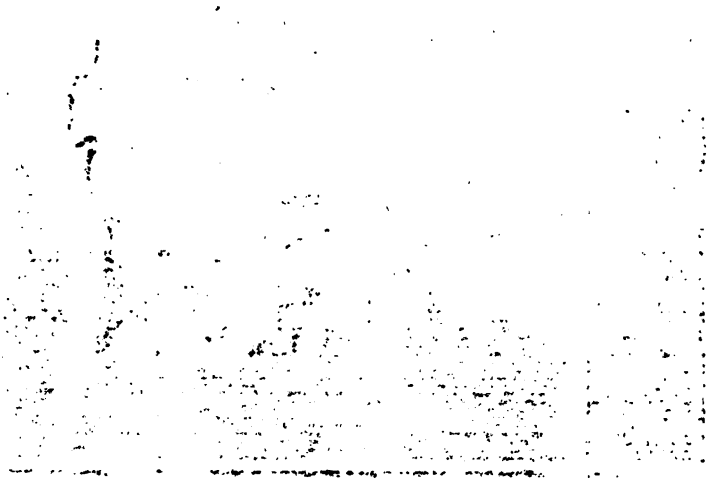

EX LIBRIS
J. CHARLES BARNEL



CHANSO03 + III 325
ML φ

VET. FR. III A. 1502

LE
CHANSONNIER
DU JOUR.



LE

CHANSONNIER

DU JOUR.

ÉTRENNE

AU BEAU SEXE.

POUR L'AN XI.

Sans chanter, peut-on vivre un jour?
Mélomanie.

A PARIS,
Chez LEMARCHAND, Libraire, place de l'Ecole, n°. 1, en face le café Manoury.

AN XI (1802 et 1803).

LE

CHANSONNIER

DU JOUR.

ÉTRENNE

AU BEAU SEXE.

AUX DAMES.

COUPLETS DÉDICATOIRES.

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver.*

POUR plaire au flegme de l'*Anglais*,
Les ris sont des ressources vaines ;
L'*Italien*, dans ses excès,
Jusqu'en amour trouve des peines.
L'*Allemand*, au cerveau glacé,
Aime mieux Bacchus que sa belle ;

L'*Espagnol*, au refus dressé, . . .
N'adore que la plus rebelle. *bis.*

Mais quel est le pays charmant,
Où la grace, la politesse
Plaisent avec le sentiment,
En y joignant même l'ivresse ?
Où la folie et la gaîté
Reconnaissent la *bienfaisance* ?
A ce nom, par-nous respecté,
Chacun s'écrie: ah! c'est la *France*! *bis.*

Oui, c'est en France que les ris
Surent fixer leur domicile;
Chaque beauté, dans ce pays,
Les recueille et leur donne asyle :
En vous dédiant ces couplets,
L'on peut m'excuser tant d'audaces;
Car, pour captiver les succès,
Le moyen, c'est de plaire aux graces. *b.*

L . . . Ponch

DÉSESPOIR
D'UN JOUEUR AMOUREUX,
Tiré du Peintre Français à Londres.

AIR : *Malgré certain traité différent,*
ou *C'est le meilleur homme du monde.*

AVEC le même acharnement,
Quoique le malheur nous poursuive,
On peut oublier aisément
Un peu d'or dont le sort nous prive;
Mais, par la plus funeste erreur,
Lorsque d'une femme sensible
On perd et l'estime et le cœur,
S'en consoler est impossible.

(*Fixant un portrait*).

Des reproches les plus affreux,
Ce portrait seul ici m'accable;

Que ne l'avais-je sous les yeux
Dans mon délire déplorable !
Oui, femme charmante, crois-moi,
L'amant coupable qui t'outrage,
Serait encor digne de toi,
S'il eut regardé ton image.

L'ARTISTE.

Idem.

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

L'ARTISTE cesse d'être artiste,
Dès l'instant qu'il devient joueur ;
Que des passions la plus triste
L'arrache à lui-même, à l'honneur :
Il perd son talent, son courage,
Son temps, son repos, sa santé.
Heureux si, dans un tel naufrage,
Il a sauvé sa probité. } *bis.*

Combien plus heureuse est la vie
De cet artiste intéressant ;

Qui, tout entier à son génie,
N'existe que par son talent!
Exempt de soins, d'inquiétude,
Tout son temps est bien employé,
Et s'il en dérobe à l'étude,
Il le consacre à l'amitié. } *bis.*

AVANTAGES

DE LA NATURE ET DE LA PEINTURE.

Idem.

AIR : *Des Portraits à la mode.*

DE tous les pays, philosophes savans,
Ecrivains fameux, illustres conquérans,
Il faut parcourir cent climats différents,
Pour vous contempler en nature.
Grands hommes du jour et de l'antiquité,
Par l'effet heureux d'un prestige inventé,
Je vous réunis, et mon œil enchanté
Vous retrouve au moins en peinture.

Un brave guerrier, généreux, bienfaisant,
Un objet sensible, aimable, séduisant,

Un artiste aimé, pour lui, pour son talent ;
Là, je les voyais en nature.
Ce groupe me plaît, je l'admire et je crois
Que pour le former, il vous fallait tous trois ;
On peut le trouver dans bien d'autres endroits,
Mais ce ne sera qu'en peinture.

Un jeune mari, complaisant et constant,
Un mari parfait, mais auquel cependant
Par fois, il arrive un petit accident,
Cela peut se voir en nature.
Un mari quinteux, bourru, toujours grondant,
Un mari jaloux, mais auquel cependant
Il n'arrive point de fâcheux accident,
Cela peut se voir .... en peinture.

Femme un peu coquette, et qui sait tous les jours,
Subjuguer les cœurs et braver les amours ;
Qui nous désespère et qu'on aime toujours,
Cela peut se voir en nature.
Femme, dont par-tout on vante les appas,
Qui trouve en tous lieux mille amans sur ses pas,
Qui n'en aime qu'un, et ne le trompe pas ....
Cela peut se voir .... en peinture.

Un mauvais acteur qui ne tremble jamais,
Un pauvre auteur qui ne réussit jamais,

Un public instruit qu'on n'abuse jamais,
Cela peut se voir en nature.
Un acteur adroit qu'on ne souffle jamais,
Un auteur heureux qu'on ne siffle jamais,
Un public charmant qui ne bâille jamais,
Cela peut se voir en peinture.

B... R... et B...

L'AVARE,

DE BERQUIN,

OU L'AMI DES ENFANS.

AIR : *Vaudeville de l'Opéra-Comique, ou d'Arlequin afficheur.*

JE me nourris à peu de frais ;
J'épargne beaucoup sur ma mise,
Et je place à bons intérêts
Tous les fonds que j'économise.
Mais l'avarice me déplaît,
Et contre elle je me déclare :
J'ai toujours pensé que rien n'est
Si vilain qu'un avare.

A des sentimens généreux,
Mon ame jamais ne résiste ;
Et quand je vois un malheureux,
Je lui dis : que Dieu vous assiste.
J'admire et j'approuve tout bas,
Un être bienfaisant qui donne :
Mais pour ne pas faire d'ingrats,
Je ne donne à personne.

MORALE

DE BERQUIN,

ADRESSÉE A SES ÉLÈVES.

AIR : *Vaudeville de la Piété filiale.*

Un père, un jour avec humeur,
Corrigea son fils indocile :
Le jeune enfant voulut quitter l'asyle
Où l'on formait son esprit et son cœur.
Il s'en éloigne avec mystère ;
Il fuit sous un autre climat :
Mes bons amis, malheur au fils ingrat
Qui veut abandonner son père.

Que

Que de maux il eut à souffrir
Loin de la maison paternelle !
Pour mettre un terme à sa douleur mortelle,
Après deux ans, on le voit revenir ;
Mais son père est mort de misère ;
Ainsi, jugez de son état !
Vous le voyez, malheur au fils ingrat
Qui veut abandonner son père.

N. B... S. P***.

STANCES

Chantées dans un repas où se trouvaient M. l'Archevêque de Paris, accompagné de son Clergé, ainsi que plusieurs fonctionnaires publics tant civils que militaires.

AIR : *De Sterne.*

DES héros de l'antiquité,
Bonaparte, aux yeux de la France,
Retrace à lui seul l'équité,
Et le savoir et la vaillance.

Tel, le plus digne des pasteurs, (1)
Pour ses fidèles qu'il captive,
Est un tableau vivant des mœurs
Qu'offrait l'église primitive. } *bis.*

Aussi plus de schisme outrageant,
Plus d'aigreurs, de rixes perverses;
Après un déluge affligeant
Et d'erreurs et de controverses,
La colombe, au bec veut avoir
Un brin d'olivier pacifique :
L'arc-en-ciel qu'on aime à revoir,
C'est la morale évangélique. } *bis.*

Puisqu'au gouvernement français,
Plein de force et plein de sagesse,
Les ministres d'un Dieu de paix
Ont juré constance et tendresse;
Ah ! dans l'art d'émouvoir les cœurs,
Ils prendront Fénélon pour maître;
Indigens ! tarissez vos pleurs,
Vincent-de-Paule peut renaître. } *bis.*

(1) M. l'Archevêque de Paris.

Police, guerriers et préfets,
Charité, vigueur et prudence,
Nous devrons de nouveaux bienfaits,
A votre bonne intelligence.
Nous remplirons les vœux du ciel,
Les vœux du *Consul* et les vôtres ;
Heureux, en aimant l'éternel,
De nous aimer les uns les autres. } *bis.*

A. P. A. P.

L'AMANT DE DÉLIE,

DE GEORGES TIMES.

AIR : *De Doche* ;
ou, *Si l'on peut aimer davantage.*

Il ne fallait que voir Délie,
Pour sentir le brûlant amour.
Osmin lui consacre sa vie,
On lui promet tendre retour ;
Forcé de quitter sa patrie,
Il s'éloigne, il erre en tous lieux,

Bien malheureux...moins malheureux
En pensant à sa douce amie.

Séparé de celle que j'aime,
Quand le sort s'attache à ses pas,
Délie un jour est elle-même
Transportée en d'autres climats;
Sur les bords qu'habite Délie,
Jeté par les vents furieux,
Osmin se croyait malheureux!...
Il y retrouve son amie.

D... et S...

DES MYSTÈRES D'ISIS,

CHANTÉS PAR LAÏS.

Sous les yeux de la déesse
Chantez, formez des pas brillans,
De fleurs une simple tresse,
Tient lieu des plus riches présens.

La mère de la nature
N'exige qu'une ame pure :
Elle est la source de tout bien ;
Sous ses lois ne craignez rien, } bis.
Non, rien.

Voyez les Graces fidelles,
En folâtrant suivre vos pas ;
L'amour qui vole autour d'elles,
Nous sourit et nous tend les bras.
A vos cœurs, dans le bel âge,
L'amour parle un doux langage ;
Il fait naître un tendre desir ;
Hâtez-vous, il faut jouir } bis.
Du plaisir.

LES ATHÉNIENNES

Soupirant après le retour de leurs époux qui sont à l'armée,

DIALOGUE.

TIRÉ DE LISISTRATA.

CLÉONE.

Air : *Des Fraises.*

JE n'ose vous dire ici
Quelle crainte est la mienne;
Contentez-vous de ceci :
Il est temps que mon mari
Revienne. (*ter*).

AIR : *On compterait les Diamans.*

THISBÉ.

PENDANT l'absence d'un époux ;
L'amour nous guette et nous assiege ;
Et pour mieux s'assurer de nous,
Sous des fleurs il cache le piège.

J'ai resisté jusqu'aujourd'hui,
Voyez quelle force est la mienne !
Mais je suis seule et sans appui :
Il faut que mon époux revienne.

ANCLITE.

Quand mon époux s'est arraché
Des liens que charmait sa constance,
Mon faible cœur n'a point caché
Combien il redoutait l'absence.
Hélas ! à ces tristes instans,
J'ai pleuré, qu'il vous en souvienne....
Mais s'il tarde encor quelque-temps....
Je craindrais fort qu'il ne revienne.

CARITE.

AIR : *Quand le bien-aimé reviendra.*

QUAND mon cher époux reviendra,
Je jurerai d'être fidelle ;
Nul amant ne m'approchera,
J'en fais le serment à Cybèle.
Mais je soupire,
Mais je desire.
Hélas ! hélas :
Et le méchant ne revient pas.

ASTIOCHE.

AIR : *De la lettre brûlée.*

TOUT comme à vous plus d'un amant,
Me parle de tendresse,
Tout comme vous j'ai constamment
Ecouté la sagesse ;
Mais quoique votre fermeté
N'égale pas la mienne,
Il faut, pour plus de sûreté,
Que mon époux revienne.

H... M.

MADELEINE.

AIR : *Ah ! ma mère, est-ce qu'sais ça ?* ou, *De Claudine.*

C'EST la fête à Madeleine,
Faut lui faire un compliment.
Ma muse sans perdre haleine,
Tourne ça ben gentiment.
Madeleine est bonne fille,
Et le seul défaut qu'elle ait,
C'est que souvent ell' babille,
Aussi fort qu'un perroquet.

Quand rien ne la contrarie,
Elle est douc' comme un mouton.
Mais ell' n'est plus si jolie,
Lorsqu'elle prend un grand ton.
Monsieur Lubin, dit-on, l'aime,
Et c't amour qui n'fait pas d'bruit,
Leur cause une joie extrême,
Quoiqu'il leur tourne l'esprit.

Mais n'prenons pas tant de peine,
A railler ces amoureux ;
Pour ta fête Madeleine,
Qu'amour couronne tes feux.
De mon côté je m'engage,
Tant je suis de tes amis,
A chanter ton mariage,
De Saint-Cloud, (1) jusqu'à Paris.

L. Ponet

LE JEU DE LA PETITE LISE;

DES CRIMES DU VAUDEVILLE.

AIR : *Ronde du bosquet où de la pipe de tabac.*

LISE en se mettant en ménage,
Avait l'air de se désoler,

---

(1) L'Auteur pouvait aussi bien mettre de Sèvres ou de Meudon : mais cette demoiselle demeure à Saint-Cloud.

Et ses parens, suivant l'usage,
S'empressaient de la consoler.
Sa mère lui disait : Ma fille,
D'amour haïrais-tu le feu ?
Vas, quand on est jeune et gentille,
Le mariage n'est qu'un jeu. *bis.*

Pour être heureuse il faut sans cesse
De ton époux flatter les goûts ;
Préviens ses feux et sa tendresse,
Le bonheur régnera chez vous.
Est-il d'humeur atrabilaire ;
D'amour fais lui sentir le feu.
» Ah ! ah ! dit Lise, allez mère,
Je connais bien ce joli jeu. *bis.*

» Hier matin, j'étais seulette,
Je faisais paître mes moutons ;
Lubin me donna sur l'herbette,
A-peu-près vos mêmes leçons.
Je voulus m'enfuir, mais le drôle
M'arrête et me dit, reste un peu ;
L'amour lui donna la parole,
Et je pris du goût à ce jeu. » *bis.*

L. P***

LA CRUCHE CASSÉE.

AIR : *Des bergers du hameau.*

AU puit du voisin Lucas,
La fille à dame Germaine,
Courait à perte d'haleine,
Tenant sa cruche à son bras :
Perrette, un peu trop pressée,
Veut s'élancer sur le trottoir,
Le pied lui glisse, adieu, bonsoir,
Voilà la cruche cassée. } *bis.*

Que va-t'elle devenir,
Et qu'aller dire à sa mère ?
Comment lui cacher l'affaire,
Et comment la découvrir ?
Elle gémit ; elle pleure :
Je n'ai plus qu'à mourir ici.
Que n'ai-je, dit-elle, un ami,
Pour me tuer à cette heure. } *bis.*

Lucas

Lucas survint tout-à-coup
Et ne perdit pas la tête ;
Son arme était toute prête,
Et n'attendait que le coup.
Il s'élance, et vite il frappe
Celle qui veut finir ses jours.
» Frappe Lucas, frappe toujours
» De peur que je n'en réchappe. »

Fillette meurt quatre fois,
Et quatre fois ressucite ;
Enfin, la pauvre petite,
Retrouve un filet de voix.
Vous avez bien fait des vôtres,
Monsieur Lucas ; m'est, grand-merci,
Les faites-vous mourir ainsi ?
Ah ! j'en casserai bien d'autres.

LA PETITE JEANNETTE,

DES MYSTÈRES D'ISIS.

AIR ; *Ascouta d'Jeannette.*

GENTILLE fillette,
Quittant son pays,
Larirette,
Gentille fillette
S'en vint à Paris.
V'la qu'sur l'chemin,
Son p'tit air fin,
Sa taill' rond'lette,
D'un beau monsieur,
Gagnèrent l'cœur
Et c'beau monsieur,
Avec gent' fillette,
Fit si bien l'calin,
Larirette,
Qu'près d'lui la pauvrette
Oublia son chemin.

L'monsieur à Jeannette,
Fit maint beau présent,
Larirette,
Aussi la fillette,
Le trouve charmant.
Plus de moëlton
Pour le jupon;
Sa taill' rond'lette;
S'cach' sous l'linon,
Son pied mignon,
Dans l'soulier rond;
L'aimable fillette,
Vante son destin,
Larirette,
Mais d'l'honneur Jeannette;
N'connaît plus le chemin.

D'la p'tite Jeannette,
On parle à Paris,
Larirette;
Chacun en cachette,
En dit son avis.
Contours jolis,
Malins souris,

Tournent la tête ;
Fraîcheur de lys,
Donnent du prix,
A maint's laïs ;
Plus d'une fillette
A trouvé divin,
Larirette,
D'faire comme Jeannette,
A Paris son chemin.

LE MARI,
QUI CHERCHE SA FEMME.

Idem.

AIR : *On compterait les diamans.*

JE suis le modèle parfait,
De la piété conjugale ;
Chercher son épouse, en effet,
Est une bonté sans égale.
On dira, peut-être à Paris,
Ces usages sont loin des nôtres.
Si l'on voit courir les maris :
C'est après les femmes des autres.

P. Et. Th...

A UN SAVANT DU JOUR,

Qui ne connaissait pas Piron.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin afficheur.*

VOUS ne connaissez pas Piron,
Ce Poëte plein de génie,
Cet éleve d'Anacréon,
L'Auteur de la *Métromanie* !
Si cet ouvrage bien écrit,
Est sans fiel et sans amertume,
C'est que du goût il eut l'esprit,
Et d'Apollon la plume.

AIR : *De la Boulangère.*

Mais sachez que s'il ne fut pas
De cette académie ;
C'est que les membres dans ce cas,
Virent qu'ils ne pourraient faire hélas,
Une métromanie.

Piron, enfant de la gaîté,
Avait l'esprit facile,
Et son nom justement fêté,
D'avance dans l'immortalité,
Lui marqua son asyle. L. P.

SUR LES INGRATS.

AIR : *Vaudeville de l'opéra-comique*, ou *De la croisée.*

L'ingrat est un être odieux,
Qui fait honte à l'espèce humaine ;
Souvent dans un cœur vertueux,
Il porte le trouble et la peine.
Quoiqu'il soit funeste aux états,
Je dis, dans ma douleur extrême,
Il vaut mieux faire des ingrats,
Que de l'être soi-même.

L. P.

LA FAUVETTE DE LUBIN.

RONDE.

AIR : *Lucas un jour dans son chemin.*

Ronde de l'Amant Hermite.

LUBIN un jour dans son chapeau,
Portait une jeune fauvette.
Il s'assied au bord d'un ruisseau,
Pour carresser cette pauvrette ; *bis.*
Mais Lise accourt, la voit, soudain
Admire son plumage.
Dis-moi, ce bel oiseau Lubin, } *bis.*
A-t-il un beau ramage.

Lise, lui répondit Lubin,
Vraiment ta demande m'enchante ;
Sur ses plumes passe la main,
Belle, tu verras comme il chante. *bis.*
Lise le fait au même instant,
Sans dire davantage ;
Des carresses, l'oiseau content, } *bis.*
S'enfle dans son plumage.

De suite l'orgueilleux oiseau,
Chante et rechante de plus belle ;
Lise éprouve un plaisir nouveau,
Depuis qu'elle connaît son zèle. *bis.*
Ah ! cher amant ! ah ! cher Lubin,
Qu'il chante avec adresse ! *bis.*
Pour ton oiseau rare et divin,
Je t'offre ma tendresse.

Après avoir chanté six fois,
Il cesse son brillant ramage ;
Lise alors recouvrant la voix,
Dit : quoi ! ton oiseau perd courage ?
Ah ! Lubin, nous verrons demain,
Sous ce même feuillage,
Si le rusé, si le malin
Chantera davantage.

Lise se plaisait à ce jeu,
Et chérissait ce badinage ;
Mais sa taille changeait un peu :
L'on en causa dans le village.
Ce qui prouve très-clairement,
Que jamais fille sage,

Ne doit écouter fréquemment,
Des oiseaux le ramage.

L. P***.

A ADELLE,

DU GRAND DEUIL.

AIR : *Nouveau*,
ou, *Comme j'aime mon Hippolyte.*

A Cythère avec le printemps,
Autrefois l'amour prit naissance ;
Pour guider ses pas chancelans,
On avait choisi l'Innocence.
Timide encore et sans dessein,
De son guide il suivait l'empire ;
Mais un jour il devint malin,
En voyant la beauté sourire.

Pour animer les jeunes cœurs,
Un jour il créa la tendresse.
Pour faire enrager les tuteurs,
Une nuit il créa l'adresse.

D'un papillon on dit souvent,
Qu'il prit les goûts et l'apparence ;
Mais un matin en vous voyant,
Adelle, il créa la constance.

E. V.

AVIS
AUX AMANS CRAINTIFS,

Tiré des portraits au Salon.

AIR : *De Molière à Lyon.*

Vous, qui voulez d'un jeune cœur,
Obtenir les tendres prémices,
Pour en venir à votre honneur,
Usez de tous les artifices :
Si votre amante, au ton dolent,
Mêle un soupir à chaque phrase,
Amant hypocrite et constant,
Par degré soulevez la gaze.

Aimez vous femme au ton badin ?
Toujours galant, toujours aimable,
Près d'elle, joyeux et malin,
Saisissez l'instant favorable :
Sur vous voleront aussitôt,
Soufflets et sanglantes morsures...
Prît-on jamais ville d'assaut,
Sans recevoir quelques blessures ?

M... R...

AVANTAGE DE LA VACCINE.

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

AUX DAMES.

Elle fait braver les outrages
D'un mal qui flétrissait vos traits ;
Pour vous quels plus grands avantages,
Que de conserver vos attraits !
Puisque tant que vous serez belles,
L'amour peut chez vous s'enchaîner :
Pour rendre vos amans fidèles,
Faites vous toutes *vacciner*.

Si l'on pouvait par la vaccine
Produire bien d'autres effets,
Changer mainte trompeuse mine,
Sur-tout voir entr'autres bienfaits:
Par cette invention utile,
Vertus, probité se donner,
Combien de gens dans cette ville,
Devraient se faire *vacciner.*

M... P... T.

LA VIEILLE

QUI NE PEUT PLUS PLAIRE.

AIR: *Il y a cinquante ans et plus.*

Quand j'étais à mon printemps,
J'étais assez gentillette;
Pour me charmer, mille amans,
Ont tenté (*bis.*) ma conquête.
Mais en ce jour, l'avouerai-je,
Ce n'est plus comme autrefois,
Le desir envain m'assiége,
L'amour est sourd à ma voix. *bis.*

Quand

Quand je vois un beau garçon,
Il me semble être au bel âge ;
Mais fort souvent, sans façon,
Il rejette (*bis.*) mon hommage.
Pour me venger d'un tel drôle,
Je prends pour juge l'Amour ;
Me refusant la parole,
Ce dieu me mets hors de cour. *bis.*

L. P[illegible]T...

LE POUVOIR D'UN DINER.

Lequel est le plus ridicule ?

AIR : *De la Vaudreuil.*

QUELLE est en France
Ton importance,
O dîner ! quelle est donc ton influence ?
A ta puissance,
Sans résistance,
On voit soumis
Grands et petits
Commis.
Pour une affaire,
Qui paraît peu claire,

En invitant,
Personnage important,
Bientôt la table,
Le rend affable.
Tel est
L'effet,
D'un nectar délectable;
Son caractère
D'abord austère,
S'adoucit,
Et l'affaire
S'éclaircit.
Veut-on encor
Prendre un sublime essor,
Briguer le premier rang,
Devenir intriguant?
Un dîner,
Va donner,
Un talent
Eminent,
Au plus grand
Ignorant,
Si ses vins,
Sont divins.
Quelle est en France, etc. etc. etc.

L'AMANT TRAHI.

AIR : *Femme sensible.*

Quand tu m'aimais, inconstante Sophie ;
J'étais heureux, je chérissais le jour ;
Tu m'as quitté, je déteste la vie ;
Tout mon bonheur n'était que mon amour.

Quand tu m'aimais, le dieu de l'harmonie,
Et les neuf Sœurs m'inspiraient tour-à-tour.
Tu m'as quitté, j'ai perdu mon génie ;
Tout mon talent n'était que mon amour.

Quand tu m'aimais, aux larmes accessible,
Du malheureux je cherchais le séjour ;
Tu m'as quitté, mon cœur est moins sensible ;
Car mes vertus étaient dans mon amour.

V. J....

LE BONHEUR.

AIR : *Comme j'aime mon Hippolyte.*

JE jouis enfin du bonheur
Que j'ai cherché toute ma vie ;
Je goûte l'extrême douceur
De vivre auprès de mon amie ;
Sur la foi de plus d'un auteur,
Je croyais que dans la retraite,
On dût trouver la paix du cœur } *bis.*
Avec une ame satisfaite. }

Mais j'abjure la triste erreur
Que l'égoïsme avait fait naître :
Souvent à lui-même trompeur,
L'homme se dit heureux, sans l'être.
Non, ce n'est point en s'isolant
Que l'on peut embellir sa vie ;
La femme a besoin d'un amant, } *bis.*
Et l'homme a besoin d'une amie. }

H...

Le Père qui ne veut pas emprunter de l'argent à l'amant de sa fille ; il dit à sa fille :

AIR : *du Ballet des Pierrots*, ou *De la Pipe de tabac.*

JE refuse ce bon office,
Dussai-je te contrarier ;
L'amour peut me rendre service ;
Mais l'amour est un usurier :
Trop souvent, en pareille affaire,
On voit, par un zèle indiscret,
De l'argent que l'on prête au père,
La fille payer l'intérêt.

LA FILLE.

Mon père, quel soupçon injuste !
De moi vous pensez tant de bien ;
Et vous pourriez douter d'Auguste !
Son cœur est l'image du mien :

Si pourtant notre ardeur parfaite
Vous fait craindre un zèle indiscret ;
De l'amour acceptant la dette,
Chargez l'hymen de l'intérêt.

D... A.. C...

A UNE JEUNE DAME,

En remercîment d'un cadeau anonyme.

AIR : *L'homme a vraiment mille défauts* ; ou *Femmes voulez-vous éprouver.*

VOUS passez pour être en effet
Fidelle épouse et tendre mère,
Et pour avoir l'esprit bien fait,
Et pour avoir le cœur sincère ;
Cependant, sur le dernier point,
Vous trompez un peu par la mine,
Et je ne vous soupçonnais point
D'aimer les coups à la sourdine.

De vos revenus j'ai bien peur
Que vous n'augmentiez pas la liste,
En payant des billets d'auteur
Avec des coupons de batiste :
La raison blâme un tel marché ;
Vous n'en doutez pas, j'imagine ;
Mais on croit sauver le péché
En le faisant à la sourdine.

Pour moi, qui suis très-indulgent ;
Quand la pécheresse est gentille,
Je ne vois rien que d'obligeant
Dans cette aimable pécadille :
Votre cœur, des cœurs délicats,
A voulu suivre la routine :
Traits de bonté doublent d'appas
Quand ils sont faits à la sourdine.

N.

ELOGE DE L'ALLEMANDE

De Colombine toute seule.

AIR : *De l'Allemande.*

Par l'amant
Le plus souvent
L'Allemande est choisie ;
Elle est, dit-on,
L'aiguillon
De la galanterie.
Avec grace
On s'enlace ;
Instant
Vraiment
Heureux,
Pour deux.
Le bras presse
Et caresse
Un objet
Parfait,
Qui plaît,

Au bras,
Cédant ses appas ;
La belle,
Moins rébelle,
Laisse échapper un soupir,
Que le plaisir
Appelle.
Douce extase !
Amour embrase
En ces momens
Les sens.
La danse cesse,
Et laisse
En finissant,
L'amant
Content.

Moyen de donner à chaque objet la couleur qui lui convient.

AIR : *Du Vaudeville d'Abuzard.*

DANS les couleurs plus d'un savant
A su trouver plus d'un emblême ;
Le *rouge*, à ce que l'on prétend,
Peint les feux d'un amour extrême ;
Le *blanc* désigne la candeur,
Et le *verd* nous peint l'espérance ;
Sur le *jaune*, pour leur honneur,
Les maris gardent le silence.

Des couleurs aussi l'on se sert
Au théâtre ; car à la vue,
Le chevalier noir, l'homme vert,
S'offrent au coin de chaque rue ;
C'est que nos modernes auteurs,
Du goût s'érigeant les arbitres,

S'ils font des pièces sans couleurs,
Veulent en donner à leurs titres.

M... et PH...

REGRETS D'UNE MÈRE,

SUR LA MORT DE SA FILLE.

AIR : *O Fontenay, qu'embellissent les roses.*

O mon Adèle! ô ma fille chérie!
Toi que la mort a frappée au berceau,
A peine, hélas! tu connaissais la vie,
Et pour jamais tu descends au tombeau.

Connais encor la main qui te caresse;
Entends mes cris, renais pour mon amour;
Ah! sur mon sein vainement je te presse;
Mon sein brûlant ne te rend pas le jour.

Semblable en tout à la rose nouvelle,
Qui tombe et meurt sous le fer qui l'atteint,
Un froid mortel glace ma jeune Adèle,
Et la pâleur décolore son teint.

C'en est donc fait, ô mort impitoyable!
J'ai tout perdu, je n'ai plus que mes pleurs;
Mais à mes vœux sois moins inexorable,
Eteins ma vie, et finis mes douleurs.

V...

RÉFLEXIONS

SUR LES FLEURS.

AIR: *De la fuite en Égypte*, ou *On compterait les diamans.*

DANS un jardin, sur chaque fleur,
En me promenant je raisonne;
Le pavot m'offre maint auteur;
Je vois un pan dans l'anémone;
Ici j'apperçois des soucis,
Des gueules-de-loup magnifiques;
Je laisse les uns aux maris,
Et les autres aux politiques.

Avec

Avec orgeuil, mais sans odeur,
La tulipe élève sa tête ;
Un brillant habit fait honneur,
Fût-il porté par une bête.
Le lys me peint la majesté ;
Et l'immortelle la constance,
La tubéreuse la fierté,
La sensitive, l'innocence.

Folie vaut mieux que tristesse.

AIR : *Du Défi*;
Ou *De la pipe de tabac.*

LA jeunesse de la nature
Se renouvelle tous les ans ;
A la saison de la froidure,
On voit succéder le printemps ;
Mais les hommes dans leur vieillesse,
Doivent dire avec un soupir :
Tu nous as fui, belle jeunesse,
Hélas ! pour ne plus revenir.

Ainsi, jouissons de la vie,
Quand on la perd, c'est pour toujours;
Amis, le temps nous y convie,
Mettons à profit nos beaux jours:
Conduisant Bacchus à Cythère,
Faisons envier notre sort;
Plus on prend de plaisir sur terre,
Plus on se dérobe à la mort.

R... et G...

L'AMOUR D'UN AVARE,

TIRÉ D'IDA.

AIR : *Du Vaudeville de madame Guillaume.*

DE temps en temps, je sens ma conscience
Me reprocher trop de froideur;
Alors, je veux, par bienséance,
Montrer encor un peu d'ardeur.
D'être éloquent envain je me propose:
Au beau milieu de l'entretient,

Lorsque l'esprit veut prouver quelque chose,
Le cœur ne dit plus rien.

Un beau matin, pour finir avec elle,
Nous nous marirons tout-à-coup;
Si je la vois un peu moins belle,
Je la vois riche, et c'est beaucoup.
Quand il faudra terminer l'aventure,
En épouseur intelligent,
Par la pensée, auprès de sa figure,
Je mettrai son argent.

REGRET DE LA MORT

D'UNE PROTECTRICE.

AIR: *Ce jeune homme depuis huit jours*, ou *d'Hippolyte* (*de Marcelin*).

DE bienfaisance et de douceur,
C'était une image accomplie;
Pourquoi faut-il qu'en sa rigueur,
Le ciel sitôt me l'ait ravie!

Elle eût formé par sa vertu,
Ce cœur à ses avis fidèle ;
Mais en la perdant, j'ai perdu
Et les leçons et le modèle.

Sa bonté fut toujours l'appui
De la vertu, de l'innocence,
Et pour les faiblesses d'autrui
Elle eut toujours de l'indulgence.
En la servant, moi, j'aurais pu
Un jour me rendre digne d'elle ;
Mais en la perdant, j'ai perdu
Et les leçons et le modèle.

RA....

LES COUPLETS A LA MODE.

AIR : *Des Portraits à la mode.*

Le français joyeux suivait son penchant,
L'amour et le vin l'inspiraient souvent,
Il était malin, sans être méchant ;
C'était l'ancienne méthode.

L'esprit aujourd'hui tendant ses filets,
Dit en pointillant la fin des couplets,
Soyez bien surpris, ne riez jamais;
Voilà les couplets à la mode.

Du fond du sujet les refreins sortaient;
L'esprit et le cœur de rire éclataient;
Les fabricateurs en fonte jetaient,
C'était l'ancienne méthode.
En marqueterie on est plus savant;
Pièces de rapport arrivent souvent,
L'une du midi, l'autre du levant;
Voilà les couplets à la mode.

A....

COUPLETS
CHANTÉS PAR DEUX ENFANS,
A LA FÊTE DE LEUR MÈRE.

AIR : *Des bonnes gens.*

Maman, reçois l'hommage,
Du plus pur et tendre amour;

Il croît avec notre âge,
Nous le sentons chaque jour.
Avec plaisir je répète
Que je t'aime tendrement.
Ce jour est pour nous la fête,
La fête du sentiment.

Tu sais par ta sagesse
Former des cœurs vertueux,
Et de notre jeunesse,
Rendre tous les jours heureux :
Aussi nôtre cœur s'apprête
A te chérir constamment :
Ce jour est pour nous la fête,
La fête du sentiment.

COUPLETS
POUR UN JOUR DE MARIAGE.

AIR : *Comme j'aime mon Hippolyte.*

PRÊTEZ l'oreille à ma chanson,
Jeunes beautés, soyez Annette ;

Un apôtre de grand renom
M'a choisi pour son interprète :
Or, voici sur ce sacrement,
Tout l'esprit d'un chef de l'église :
Le jour, mari, soyez galant,
La nuit, femme soyez soumise. } *bis.*

Ton amant, timide autrefois,
Se contentait d'un doux sourire :
Avant peu, jaloux de ses droits,
Il voudra tout ce qu'il desire ;
Mais de ses progrès dans ton cœur,
Tu ne dois pas être inquiète :
Le jour eût blessé ta pudeur,
La nuit cachera ta défaite. } *bis.*

Ton embarras en ce moment
Nous découvre un tendre mystère ;
Tu veux bien suivre ton amant,
Mais tu crains de quitter ta mère.
Tu vois, chacun d'eux, tour-à-tour,
Se dispute la préférence ....
Consacres la nuit à l'amour,
Le jour à la reconnaissance. } *bis.*

LE DESIR DE LA RETRAITE,

DE L'ABBÉ PELEGRIN.

AIR: *De la Romance de Teniers.*

PLAISIRS si purs que je regrette !
Vous me tiendrez lieu des amours ;
Au sein d'une douce retraite ,
Je verrai s'écouler mes jours :
Bientôt mon cœur, devenu plus tranquille,
Sera sans crainte et sans regrets ;
Du moins l'amour, de cet aimable asyle.*b*
Ne viendra pas troubler la paix. *bis.*

C'est en ces lieux qu'à la tendresse
J'abandonnai mon faible cœur :
Ici mes yeux verraient sans cesse
Un ingrat qui fit mon malheur :
Oui, c'en est fait, dans un séjour tranquille
Fuyons ! fuyons ! et pour jamais ....
Mais de mon cœur, au fond de cet asyle,
L'amour viendra troubler la paix.

T.... et AN...

QUALITÉS DES FEMMES,
DÉFAUTS DES HOMMES.

AIR: *Comment goûter quelque repos.*

DU créateur, chef-d'œuvre heureux !
Sortant des mains de la nature,
La beauté porte une ame pure,
Un cœur sensible et généreux :
Sachant lui donner avec l'âge,
Sentiment doux et vertueux ;
Pour son bonheur, l'homme, des dieux,
Eût perfectionné l'ouvrage.

Mais non, la trop faible beauté,
N'a, de l'homme, dans son enfance,
Qu'un exemple d'intolérance,
De vices, d'immoralité.
Bientôt, elle met en usage
Les leçons qu'elle prit de lui....
Hélas ! des femmes, aujourd'hui,
Tous les défauts sont notre ouvrage !

DU....

L'ENTHOUSIASME POÉTIQUE.

AIR : *De Piccini fils*, ou *Ce fut par la faute du sort.*

J'approuve assez ce qu'on nous dit,
Dans un vieux livre fort utile :
« Bien heureux les pauvres d'esprit,
» Les cieux seront leur domicile. »
Lorsque mes jours seront finis,
J'aurai l'espérance chérie,
Si je vais droit en paradis,
D'y trouver bonne compagnie.

Quand je dis bonne, entendons-nous ;
Ce ne sera pas la meilleure ;
Pour aller à ce rendez-vous,
Dieu ! fais que jamais je ne meure !
Ah ! si l'on voit chez Lucifer,
Tous les gens d'esprit de la terre,
J'aime mieux aller en enfer
Pour me trouver avec Voltaire.

PORTRAIT DU VAUDEVILLE.

AIR : *Du pas de Zéphyre.*

PLAISANT,
Agaçant,
Critiquant,
Dans son chant,
Fort souvent
Au méchant,
Il paraît très-mordant;
Pourtant
L'ignorant,
L'intrigant,
Par ses
Couplets
Piquants,
Sont bien moins arrogants.
Ses
Traits,
Des
Français,
Captivent les

Succès ;
Il plaît même au censeur,
Qui l'accuse d'aigreur ;
Sa voix,
Quelquefois,
S'eut charmer
Et calmer
Un cœur,
Dont la douleur
Faisait tout le malheur.
Plaisant, etc., etc., etc.
Fillette aimable
Est plus traitable,
Quand à sa cour
Elle fait son séjour ;
Son cœur
Plein d'ardeur,
Pour le constant
Amant,
Qui l'atend,
Se rend
Plus aisément.
Plaisant, etc., etc., etc.

L... P....

ÉLOGE

ÉLOGE DES FEMMES,

OU RÉPONSE A UNE CHANSON FAITE CONTRE ELLES.

AIR : *De Pauline.*

Sans honte aucune, sans scrupule,
Contre les femmes un auteur,
Ose s'armer d'une férule,
Pour critiquer avec rigueur.
Pauvre auteur, ta triste morale,
Ne fera pas d'effet chez nous :
Quand elle n'a rien qui l'égale,
La femme rit de ton courroux. *bis.*

Tu mets en doute la constance
De ce sexe fait pour charmer ;
Contre une pareille insolence,
Je sens mon ame s'indigner.
Ah ! dans ce temps abominable,
Qui couvrit la France de deuil,
L'on vit mainte femme estimable,
Suivre son époux au cercueil. *bis.*

De *Caton*, nouveau prosélite,
Tu blâmes ses frivolités ;
Notre sexe à cela l'excite,
Par ses travers, ses duretés.
Les femmes dis-tu sont coquettes ;
Les hommes sont faux et méchans ;
Et quand l'époux fait des conquêtes,
La femme élève ses enfans. *bis.*

Si l'on vous fait encor la guerre,
Belles, acceptez mon secours ;
Et pour défenseurs à Cythère,
J'irai chercher tous les amours.
Eh ! mais, pour venger votre offense,
Un avocat est tout trouvé ;
Vous pouvez avec assurance,
Vous adresser à *Legouvé*. (1) *bis.*

L. PONEL

(1) Auteur estimable, qui a fait *le Mérite des femmes*.

COUPLETS

A l'occasion d'une pièce intitulée : La Fête de Famille, *jouée sur le théâtre de Mal-Maison, pour l'anniversaire du premier Consul.*

AIR : *Trouver le bonheur en famille.*

Qu'il est doux de voir le héros,
Dont la paix du monde est l'ouvrage,
Se délasser de ses travaux,
Dans un innocent badinage!
Sans rien perdre de sa grandeur.
Tempérant l'éclat dont il brille,
Il sait trouver le vrai repos,
Dans une fête de famille.

La gloire, aux héros, autrefois
Partageait son noble héritage;
Solon s'illustra par ses lois;
Alexandre par son courage.

Caton, par l'exemple des mœurs,
De Rome enchaîna les suffrages;
Pour ses bienfaits du monde en pleurs,
Titus emporta les hommages.

Mais, par tous ces traits à la fois,
Quel grand homme étonne la terre?
Grand par ses mœurs et par ses lois,
Grand dans la paix et dans la guerre:
Quand nous admirons tour à tour,
Toutes les vertus dont il brille,
Seul il présente à notre amour,
De héros toute une famille.

Sans craindre les combats sanglans,
Par lui, dans les deux hémisphères,
La mère embrasse ses enfans,
Les enfans embrassent leurs mères.
Ainsi, mille peuples divers,
Doivent aux vertus dont il brille,
De la France au-delà des mers,
Toutes leurs fêtes de famille.

O toi qui toujours sur tes pas,
Eus l'art d'enchaîner la victoire!

Ton nom fait l'orgueil des soldats,
Que tu conduis à la victoire.
Tu sais distinguer la valeur,
Par-tout où cette vertu brille ;
Et tous les enfans de l'honneur,
Te composent une famille.

La France proclame à jamais,
Que celui, qui, par son génie,
Lui rendit la gloire et la paix,
Est le père de la Patrie.
Ce jour, pour le Peuple Français,
Qui doit tout l'éclat dont il brille,
A tes vertus, à tes succès,
Est une fête de famille.

Oui, nous sommes tous tes enfans ;
Nous t'aimons, l'europe t'admire.
De Charlemagne, après dix ans,
Ton bras a relevé l'empire ;
Et des bords qu'arrose le Rhin,
Où des Français le drapeau brille ;
Jusqu'aux cimes de l'Appenin,
Tous les peuples sont ta famille.

LE PETIT FOU.

AIR : *Ah! ma mère est-ce que j'ais ça?* ou *Vaudeville de Claudine.*

UN matin, sur cette rive,
Chloé tondait ses moutons;
Un jeune berger arrive,
Le plus fou de nos cantons.
Il badine, rit, agace,
Animé par deux beaux yeux :
Chloé lui dit avec grace :
Petit fou, tondons nous deux.

Tantôt de sa main mignonne,
Il caresse la blancheur,
Ou, sous son tour qu'il chiffonne,
Il fait un vol plus flatteur;
Sur sa bouche il va surprendre,
Un baiser délicieux;
Chloé dit d'un air plus tendre
Petit fou, tondons nous deux.

Il finit le badinage,
Et travaille tout au mieux ;
Bientôt il quitte l'ouvrage,
Et recommence ses jeux ;
La bergère qui soupire,
De le voir si paresseux,
Ne cesse de lui redire :
Petit fou, tondons nous deux.

ROMANCE

DU CHEVALIER NOIR.

AIR : *De Cuvelier,*
ou *Comment goûter quelque repos.*

POURQUOI l'amour et la raison,
Ne peuvent-ils jamais s'entendre !
Le premier dit oui, d'un air tendre,
La seconde aussitôt dit non.
Jeunes filles venez apprendre,
Ce que coute un peu de bonheur :
Quel plaisir de donner son cœur,
Quelle peine de le reprendre !

Dans les fleurs qu'aiment les zéphirs,
Je voudrais choisir la plus belle ;
Hélas ! une épine cruelle,
Soudain s'oppose à mes desirs :
Jeunes filles, venez apprendre,
Ce que coûte un peu de bonheur ;
Quel plaisir de donner son cœur,
Quelle peine de le reprendre !

C.

L'Auteur invité à aller boire du vin de Champagne, et à manger des marrons chez un de ses amis.

AIR : *Du Vaudeville des deux Hermites.*

Quel beau jour pour moi se prépare !
Mes amis, je suis hors de moi ;
Boire du Champagne, je croi,
Pour un auteur, c'est chose rare.

Dès demain, vers, couplets très-bons,
Vont sortir de ma muse étique,
Si le dieu des sacrés vallons,
Cède sa place au dieu bacchique.

Apollon, dieu de la science,
N'est pas un bon père je vois ;
Les mortels soumis à ses lois,
Font une éternelle abstinence.
Pendant qu'ils sont reduits à l'eau,
En rimaillant toute leur vie,
On voit monsieur Phœbus là-haut,
Boire à son aise l'ambroisie.

La Fontaine, dans une fable,
Parle de singe et de marrons,
Bertrand, singe des plus fripons,
Grace au chat, mangea comme un diable.
Du jour, maint riche, sot et plat,
Suivant cette route commune,
Moyennant la patte du chat,
A lui, sut tirer la fortune.

L. P***

LE PETIT BIEN DE LISE.

AIR : *Philis demandait son portrait,* ou *De la lettre brûlée.*

Du plus beau des petits endroits,
Lise est propriétaire :
Son petit bien est à la fois,
Forêt, île et parterre.
On y voit buissons et gazons,
Bois et mille autres choses,
Même dans ces jolis buissons,
On voit fleurir des roses.

Sur les roses de ce réduit,
Phœbus est sans puissance ;
Mais l'astre argenté de la nuit,
Préside à leur naissance.
Lise sait l'instant non trompeur,
Qu'elles seront écloses,
Et reçoit toute sa fraîcheur,
De l'éclat de ces roses.

Elles ne tiennent rien de l'art,
Mais tout de la nature ;
Elles brillent loin du regard,
Et naissent sans culture.
Lise, dont l'esprit est prudent,
Et qui n'est point pressée,
Attend pour arroser le champ,
Que la fleur soit passée.

C'est ainsi que Lise entretient,
Cette île fortunée,
Où le temps des roses revient,
Douze fois dans l'année :
Mais n'en déplaise cependant ;
A leurs sources divines,
Ces roses là pour un amant,
Ne sont pas sans épines.

Conserves bien ce précieux,
Ce charmant héritage.
Lise, ce sont les petits lieux,
Qu'on aime davantage.
Dès long-temps je te l'ai prédit,
Tel est l'ordre des choses,

Si ton domaine s'arrondit,
Hélas ! adieu les roses.

COUPLETS
POUR LA FÊTE D'UNE MÈRE.

AIR : *De Pauline.*

VOUS voyez que chacun s'apprête,
A célébrer en ce beau jour,
Et vos vertus et votre fête,
Par le tribut de son amour,
Mais dans ce concert unanime,
Qui doit faire votre bonheur,
A la tendresse qui l'anime,
Daigne reconnaître mon cœur.

Hier, au lever de l'aurore,
J'entre dans nos charmans bosquets :
Parmi les heureux dons de flore,
Je cueille les plus beaux bouquets.
» Sont-ce là des fleurs dignes d'elle,
» Me dit Flore d'un air badin ?
» Il n'est, crois-moi, que l'immortelle
» Qu'on puisse placer sur son sein. »

RÉCLAMATION

RÉCLAMATION

Des anciens Professeurs émérités, pour être employés dans les nouveaux établissemens publics.

AIR : *De Pauline*,
ou *De la pipe de tabac.*

POUR vingt vieillards sous la remise,
Dans les arts jadis professeurs,
C***. par ton entremise,
Au conseil attendris les cœurs.
Leur salaire sur le grand livre,
Réduit au tiers, forme leur sort;
Avec ce tiers qui pourrait vivre,
Sans un régime à la Rumfort ?

Pour avoir instruit la jeunesse,
N'est-il donc pas de l'équité
De procurer à leur vieillesse,
Un repos qu'ils ont mérité ?

Qu'ils soient nourris et qu'on les place,
Dans un hospice sous ce nom :
« Petit Hôpital du Parnasse,
» Pour les vieux enfans d'Apollon. »

Instituteur de la jeunesse,
Je ressemble à ce jardinier,
Qui vingt ans travailla sans cesse,
A la culture d'un rosier ;
Des fleurs que son art fait éclore,
Le Maître sut se faire honneur ;
Mais du salaire il doit encore,
Les deux tiers au cultivateur.

Aimables fleurs qui, par vos charmes,
Des lauriers relevez l'éclat ;
De ce vieux jardinier en larmes,
Au Maître (1), rappellez l'état.
Puisqu'on a jugé nécessaire,
De planter par-tout des rosiers,
Qu'il soit compris pour son salaire,
Dans le nombre des jardiniers.

(1) Le Gouvernement.

LA NAISSANCE D'AIMABLE,

Par Mademoiselle L... B...

AIR : *De Claudine.*

Sur un sujet d'importance,
Rassemblant tous les Amours,
Le jour de votre naissance,
Venus, leur tint ce discours :
» Mes fils, dites moi, de grace,
» Comment doit-on appeler,
» Cette quatrième Grace,
» Dont Cythère va s'orner ?

Alors, un des dieux propose,
Pour peindre votre fraîcheur,
D'employer le nom de Rose ;
Mais l'épine faisait peur.
Quelqu'un du nom de Constance
Voulait aussi vous doter ;
Mais on eut trop de prudence
Pour vouloir vous le donner.

On opine, on délibère,
On ne peut rien arrêter ;
La déesse de Cythère,
Vint alors vous présenter ;
Et ce sénat respectable,
Tout d'une voix s'écria :
« Ah ! grands dieux ! quelle est *aimable* ! »
Et le nom vous en resta.

AL... C...

LA CRÉATION DU MONDE.

AIR : *De la romance de la Jeune Hôtesse.*

L'ÊTRE qui créa l'homme,
Le créa vertueux ;
Et l'on veut qu'une pomme
L'ait rendu vicieux.
Moi, je n'en peux rien croire ;
Dieu forma le desir ;
Pour sa plus grande gloire, } *bis.*
Donna l'être au plaisir. }

Adam, le solitaire,
Porta sa plainte à Dieu :
« Pourquoi, dit-il, mon père,
» Suis-je seul en ce lieu ?
» Le vide est dans mon ame,
» Daignez donc le remplir. »
Dieu lui fit une femme, } bis.
Et çà lui fit plaisir. }

Ah ! ma chère substance,
Dit-il en la voyant :
J'étais dans l'ignorance ;
Majs je sens à présent,
Qu'à l'aspect de tes charmes,
Tous mes maux vont finir ;
Et désormais mes larmes
Couleront de plaisir.

L'homme fut sur la terre,
Mit pour un bien réel ;
Le soldat pour la guerre,
Le prêtre pour l'autel.
Le cœur pour la tendresse,
La rose pour Zéphir ;

Le sein de ma maîtresse,
Fut fait pour le plaisir.

PORTRAIT DE L'AMOUR,
TIRÉ DE MARMONTEL.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

L'AMOUR est un écolier,
Qu'effarouche la vieillesse ;
Aux leçons de la sagesse
Il ne veut pas se plier.
Frivole par caractère,
D'humeur folâtre et légère,
Aimant la fleur printannière ;
Il craint la froide saison :
L'inconstance est sa manie ;
C'est l'enfant de la folie,
Qui fuit devant la raison.

AG... V... et T....

NOUVEAU VOYAGE
A CYTHÈRE.

AIR : *Voyage de l'Amour et du Temps.*

POUR le beau pays de Cythère,
Rosine, nous nous embarquons,
Et sur notre barque légère,
Le jeux tiennent les avirons.
Les zéphirs ont gonflé nos voiles ;
L'Amour, bon pilote en ce point,
Ne consulte pas les étoiles ;
Mais sur les yeux, fixe son point. } *bis.*

Sur le fleuve de la Constance,
Nous voguons guidés par l'Amour ;
Et la carte de l'espérance,
Reste sous nos yeux, nuit et jour.
Plus d'un écueil borde la côte ;
Mais pourquoi prévoir un malheur,
Quand Cupidon est le pilote,
Et que sa boussole est mon cœur? } *bis.*

J'apperçois entre deux colines,
La rade étroite du bonheur ;
Mais quoi ! déjà tu te mutines,
Entrer au port te ferait peur ?
L'Amour rame, aidons-le ma chère,
Seconde-le dans son travail ;
Car dans ce cas une bergère,
Doit prendre en main le gouvernail. } b.

Déjà la vague obéissante,
Rosine, cède à ton effort ;
Mais quoiqu'agitée, écumante,
Elle nous fait entrer au port.
Quel moment ! douce jouissance !
Heureux qui peut à son loisir,
Voguer sur le lac de Constance,
Et mouiller au port du Plaisir.

ALEX... C...

LE PARISIEN DE GARDE.

DE LA NUIT MANQUÉE.

AIR : *De l'Asthénie*, ou *On compterait les diamans.*

Au lieu d'être dans un bon lit,
Je me vois dans une *guérite*.
Cette chambre est, sans contredit,
Beaucoup trop froide et trop petite ;
C'est à n'y pouvoir pas tenir ;
La surveillance est trop active,
Et j'ai cru que j'allais mourir,
A force de crier, *qui vive*.

CH. et D...

IMPROMPTU

A LISE,

En lui donnant une rose.

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

CE matin, cueillant cette rose,
Ma chère, je pensais à toi ;
Mon œil a vu dans cette rose,
Beaucoup de rapports avec toi ;
Car la fraîcheur de cette rose,
Me retrace le tein de toi ;
Chaque petit bouton de rose,
Est le portrait du sein de toi.

L'épine qui tient à la rose,
Lise, ressemble encore à toi ;
Car si toi belle comme rose,
Epine blesse autant que toi :
Sitôt que tu prends une rose,

Epine pique doigts à toi ;
Quand sur ta bouche on voit la rose,
Tous les cœurs sont piqués par toi.

L. P***

LES DIFFÉRENTES COURONNES.

Tiré de la Jalousie de Molière.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde*, ou *Vaudeville du Jockei.*

FILLETTE tient de la pudeur,
Une couronne virginale ;
Elle en doit la plus belle fleur
Au nœud de la loi conjugale ;
Mais lorsqu'aux dépends de l'honneur,
C'est le plaisir qui seule la cueille,
Adieu pour jamais le bonheur ;
La pauvre couronne s'effeuille.

LAFORÊT.

Ces fiers guerriers toujours vainqueurs,
Couverts des lauriers de la gloire,

Viennent nous soumettre leurs cœurs,
Sur eux nous cèdent la victoire.
Pour mieux jouir, c'est tour-à-tour,
La palme ou la rose qu'ils cueillent ;
Mais devant les myrthes d'Amour
Du dieu Mars les lauriers s'effeuillent.

MOLIÈRE.

On voit mille nouveaux auteurs,
Parmi nous, cherchant une place,
A l'envi moissonner les fleurs
Qui croissent autour du Parnasse.
Si le goût n'a pas dirigé
La main profane qui les cueille,
Bientôt, sur leur front affligé,
La postérité les effeuille.

Le jour qu'un auteur doit donner
Au public, sa pièce nouvelle,
Il espère se couronner
D'une guirlande d'immortelle.
En lui-même il ne doute pas
Qu'un public juste ne l'accueille ;
Mais au bruit d'un sifflet, hélas !
La pauvre couronne s'effeuille.

TH.. et ER..

A ROSE.

AIR : *Bouton de rose.*

Le nom de Rose,
A juste droit te fut donné ;
L'amour, qui prévoit toute chose,
En naissant t'avait destiné,
Le nom de Rose.

Par-tout des roses,
Sur tes pas fixent le plaisir ;
Il en est qui sont lettres closes :
Mais je vois des yeux du desir,
Par-tout des roses.

C'est une rose,
Qui sur ton sein s'épanouit ;
Lorsque ta bouche à demi-close,
Avec finesse nous sourit,
C'est une rose.

Bouton de rose,
Se débat sous le clair linon ;
Si ton sein jamais ne repose,
C'est que tu retiens en prison,
Bouton de rose.

Parfum de rose,
S'exhale et vient nous effleurer ;
Heureux l'amour, si l'amour ose
Presser ta bouche et respirer
Parfum de rose.

C'est une rose,
Dont Flore orne son sein charmant ;
Si dans ses bras Zéphir repose,
Quel charme a fixé l'inconstant ?
C'est une rose.

Le temps des roses,
Est aussi le temps de l'amour ;
Si de ton cœur tu ne disposes,
Tu regretteras quelque jour,
Le temps des roses.

D'un nœud de rose ;
Vénus a le front couronné ;
Et Mars que sa fierté dépose,
Languit mollement enchaîné ;
D'un nœud de rose.

Couleur de rose,
Était jadis blancheur de lys :
Quel dieu fit la métamorphose ?
Le premier baiser de Cypris,
Couleur de rose.

A CÉCILE.

AIR : *Femme sensible.*

J'AI vu Cécile, et sa riante image,
M'a de l'Amour fait ressentir les traits ;
Si ma blessure est de ses yeux l'ouvrage,
Ah ! pour mon cœur, quels précieux bienfaits !

Esprit, candeur, grace, talens, sagesse,
Tout en Cécile, est divin, enchanteur;
Et la nature en guidant sa jeunesse,
Forma son cœur à plaindre le malheur.

Sous un fichu, qu'avec grace elle pose,
On apperçoit un sein voluptueux.
C'est là qu'Amour, sous les traits d'une rose,
Inspire au cœur un desir amoureux.

Si tu rejette, ô Cécile, ma flamme,
Si tu dédaigne en ce moment mes feux;
Malgré les maux qu'éprouvera mon ame,
Si je te vois, puis-je être malheureux?

L. P***

LE VIEUX GARÇON,

Vieille Chanson, composée par un vieil auteur.

AIR : *On dit qu'à quinze ans on plaît, on aime, on se marie.*

ON est bien pressé
De prendre femme, c'est folie ;
Car un mois passé
On en est fort embarrassé.
Dites-moi, je vous prie,
Je paierai bien votre secret,
Comme on rompt la partie
Quand on est pris au trébuchet.
On est bien pressé, etc., etc.

Las d'être garçon,
A cinquante ans, j'entre en ménage.
Fais-je bien ? Oui, non ;
Mon cœur contredit ma raison.

De l'Amour, au bel âge,
En aveugle on subit les loix :
Au temps, où l'on est sage,
On ne doit faire qu'un bon choix.
Las d'être ! etc., etc.

Envain, j'ai rusé,
Pour n'acheter point chat en poche ;
Le plus avisé
Y sera toujours abusé.
La fille sans reproche,
Ne se trouve en aucun pays ;
Quelque fer toujours loche,
En province, comme à Paris.
Envain, etc., etc.

L'ennui, l'abandon,
Du célibat, sont le partage,
Et d'un vieux garçon
La retraite est une prison ;
Oui, mais du mariage,
Soucis, querelles et chagrin,
Sont le triste appanage ;
La mort peut seule y mettre fin.
L'ennui, etc., etc.

Enfer, ou cachot,
Tel est donc le choix qu'il faut faire :
Serais-je assez sot
Pour préférer le premier lot.
Un pied dans la carrière,
L'abîme s'ouvrait sous mes pas.
Je franchis la barrière,
On ne m'y ratrappera pas.
Enfer, etc., etc.

C'est toujours trop tôt
Qu'au joug de l'hymen on se lie ;
A-t-on fait le saut,
On voit la raison en défaut.
La démarche est hardie,
Et pour y penser murement,
Tout le temps de la vie,
N'est pas trop à mon jugement.
C'est toujours, etc., etc.

COUPLETS

A un Louis, qui avait déjà reçu, pour bouquet, des livres et du bon vin que ses amis lui avaient envoyés.

AIR : *De Pauline.*

LORSQUE pour ton anniversaire,
Tout le monde est en bel émoi ;
Pour un *Louis*, la chose est claire,
Il faut des vers de bon aloi.
Aussi, c'est-là ce qui m'arrête ;
Car, à dire vrai, je crains fort,
Que comme toi, ma chansonnette,
Ne vaille pas son pesant d'or.

Tes amis sont des bons apôtres ;
A leurs présens on le voit bien :
L'un t'apporte l'esprit des autres,
Quand à moi, je t'offre le mien ;

Mais lorsque chacun fait merveilles,
D'après tes goûts, je m'apperçois
Que l'esprit de quelques bouteilles,
Est celui dont tu feras choix.

Mais sur nos goûts, jamais d'excuses ;
On nous critiquerait en vain :
L'un aime l'esprit des neuf Muses,
Et l'autre aime l'esprit-de-vin.
Pour moi je vois d'une manière,
Qui n'est pas celui d'un auteur ;
Le seul esprit que je prèfère,
Est celui que dicte un bon cœur.

Mais voilà trop de bavardage,
Pour la fête de mon ami :
Je dois plutôt, suivant l'usage,
Former quelque souhait pour lui.
Vois mon desir, il est sincère ;
Je te souhaite, cher P...
Une bonne santé sur terre,
Et des succès sur l'Hélicon.

F. D.

LES STATUES.

AIR : *Du curé de Pompone.*

Suzon était à quatorze ans,
Timide et retenue,
Et devant tous les jeunes gens,
Elle baissait la vue.
Colin paraît : l'amant,
A l'instant,
Anime la statue.

Voyez le commis insolent,
Sans nulle retenue,
De l'honnête homme suppliant,
Il détourne la vue.
Un crésus vient : l'argent,
A l'instant,
Anime la statue.

On admirait dans mon printemps,
Mes graces ingénues,

Et chacun de nos jeunes gens,
Avait sur moi des vues ;
Pour moi, quel changement,
Maintenant,
Les hommes sont statues.

Cette pièce est un marbre froid,
Qu'on offre à votre vue.
Mais c'est à vos mains que, de droit,
L'existence en est due ;
Car l'applaudissement
Peut, dans l'instant,
Animer la statue.

CHANSON

Faite pendant une représentation de Pygmalion, scène lyrique de J. J. Rousseau.

AIR : *Triste raison*, ou *Femme sensible*.

APPLAUDISSEZ, voilà ma Galatée,
Voilà l'objet que j'aimerai long-temps.

Brûlant Rousseau, moñ ame est transportée ;
Tes traits de feu peignent ce que je sens.

Pygmalion, à côté de la tienne,
Ma Galatée eût paru sans rougir ;
Le pur encens que j'adresse à la mienne,
Vaut tout celui que tu brûlais dans Tyr.

Dessous ce voile, ainsi que sur un trône,
Dieux ! qu'elle est belle en sa simplicité !
Le sentiment, qu'alors Vénus lui donne,
Est bien le prix digne de sa beauté.

Descends, descends de ce beau sanctuaire,
Divinité dont je chéris la loi ;
Sur ton amant jette un regard prospère,
Presse son cœur, et dis : c'est encor moi.

Par feu FABRE D'ÉGLANTINE.

A ANNA,

JALOUSE ET INJUSTE.

AIR : *Vaudeville de Chaulieu.*

O toi ! dont la tendresse pure
A fait le charme de mes jours,
D'une leçon de la nature,
Anna, rappelle-toi toujours.
« Lorsque par d'injustes alarmes,
« Un tendre cœur peut se flétrir,
» Au chagrin nous donnons des larmes,
» Dont nous devons compte au plaisir.

» Comme une plante délicate,
» Soignons, entretenons le cœur ;
» Souvent une terre est ingrate,
» Par la faute du laboureur.
» Sachons qu'à la plus vive flamme,
» Si l'on veut unir le bonheur,

» La confiance est à notre ame,
» Ce qu'est la rosée à la fleur. »

CH. F...

COUPLETS

Du Concert aux Champs-Elysées.

AIR : *Je suis Lindor.*

Au malheureux que le destin outrage,
Daignez offrir un appui protecteur ;
Car la richesse est comme le bonheur :
Pour la doubler, il faut qu'on la partage.

Cacher sa main, lorsqu'on ouvre sa bourse,
C'est augmenter le service qu'on rend.
Tel, à nos yeux, un fleuve bienfaisant,
Répand ses eaux, sans indiquer sa source.

AIR : *La Nature.*

A la plainte des malheureux,
Vous qui voulez fermer votre ame,
Pour que leur aspect vous enflamme,
Allez souvent au milieu d'eux :
Guérissez leur blessure,
Et sans leur résister,
Pour mieux les écouter,
Puissiez-vous consulter
La Nature !

Voyez ce vieillard sans appui,
Et sans fortune et sans famille,
Il ne lui reste que sa fille ;
Seule au monde, elle est tout pour lui.
Dans les maux qu'il endure,
Au sein de la douleur,
Quel est son protecteur
Et son consolateur ?
La Nature.

L... V et CH...

WERTHER AU DÉSESPOIR,

ROMANCE.

AIR *à faire.*

Où suis-je? quels objets! quel effrayant abîme!
Quelle clarté funèbre! et quels vents déchaînés!
Un noir pressentiment me saisit et m'opprime;
Vais-je ici terminer mes jours infortunés?

Dieu puissant, je le sais, elle est à toi ma vie;
Mais reprends aujourd'hui ce funeste présent.
Par pitié n'attends pas que je me sacrifie.....
Tu peux me voir coupable ou me rendre innocent.

Le ciel ne répond pas au desir qui m'agite!
Mon ame s'agrandit et bénit ma terreur.
Le torrent me demande et je m'y précipite;
Adieu, Charlotte, adieu, je te laisse mon cœur.

Non, j'arrête un moment la fureur qui m'anime;
Avant mon sacrifice au moins je veux la voir!
O mort! ne tremble pas de prendre ta victime,
Dans trois jours je t'attends, c'est mon dernier espoir.

Réponse d'une Demoiselle à qui l'on disait que son amant était laid.

AIR *nouveau du Jaloux malgré lui.*

A la beauté, moi, je préfère
Un cœur loyal, sensible et bon;
La beauté n'étant que chimère,
Doit-on y faire attention?
De mon amant je ne réclame
Que beaucoup d'amour et d'ardeur:
La beauté sans les dons de l'ame,
Est une rose sans odeur.

L. P.

COUPLETS

SUR LA PAIX.

AIR : *Du pas de charge.*

BELLONE a cessé ses fureurs
Sur la terre et les ondes :
La paix arrive, et ses douceurs
Consolent les deux mondes.
Enfans de Mars soyez unis,
Bacchus vous le conseille ;
N'ayez plus d'autres ennemis
Que ceux de la bouteille.

Messieurs d'Albion, maintenant
Si notre vin vous tente,
Vous pourrez sur le continent,
Faire votre descente.
Le vin doit par tout l'univers
Réunir tous les braves ;
Et tous nos ports vous sont ouverts
Aussi bien que nos caves.

Guerriers des bords de la Nerva
Et de la Germanie,
Si l'intérêt nous divisa,
Que Bacchus nous rallie:
Abandonnons sans nul regret
Les champs de la victoire;
On peut mourir au cabaret
Et vivre dans l'histoire.

Illustres soutiens du Croissant,
Prenez part à la fête;
Venez déroger, en passant,
A la loi du prophète.
Au ciel un buveur musulman
Trouve un accès facile;
Et tout ce que dit l'alcoran
N'est pas mot d'évangile.

Pour nous, Français, au fond du cœur,
Il faut boire sans cesse
A ce héros dont la valeur
Egale la sagesse.
Puisse la paix faire toujours
Répéter ses louanges!

Puisse un dieu veiller sur ses jours
Et doubler nos vendanges !

AN....

LE POUVOIR DE LA MUSIQUE.

AIR : *De la Sauteuse.*

Un chant
Bien touchant,
Dispose l'ame à la tendresse ;
Souvent
Un amant
Ne soumet un cœur qu'en chantant.
Lorsqu'il fait entendre
Voix sensible et tendre,
Il peut tout oser ;
On ne peut rien lui refuser.
Naïve romance
Qui peint la souffrance,

Séduit la beauté
Et charme son cœur enchanté.
Un chant
Bien touchant
Dispose l'ame à la tendresse ;
Souvent
Un amant
Ne soumet un cœur qu'en chantant.

COUP....

L'INONDATION DE 1802,

POT-POURRI.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

LE cinique Diogène,
Pérorait dans un tonneau ;
Avec un peu plus de gêne,
Je chante au milieu de l'eau ;
Car l'inondation gagne
Au point, qu'à l'heure où j'écris,
La Seine bat la *campagne*,
Aux environs de Paris.

AIR : *On compterait les diamans.*

On voit la carpe et le brochet,
Jusqu'à la plaine de Grenelle ;
Et naguères où l'on marchait,
L'on ne vogue plus qu'en nacelle.
En France, comme chez Pluton,
Les routes sont si mal-aisées,
Qu'il faut le secours de Caron,
Pour aller aux *Champs-Élysées.*

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

Le débordement des rivières,
Cause par-tout de grands malheurs ;
On n'entend plus que plaintes amères ;
On voit par-tout couler les pleurs.
Les maux qu'occasionne l'onde,
Nous ont tellement effrayés,
Qu'ils ont fait craindre à bien du monde, } *bis.*
De voir jusqu'aux poissons noyés. }

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver.*

La Seine est femme, et je lui crois
Du penchant au libertinage ;

Je pense ainsi, quand je la vois
Quitter *son lit* et son rivage..
On peut, sans être médisant,
Trouver sa conduite un peu louche ;
Car depuis un mois, constamment,
Toutes les nuits elle *découche*.

AIR : *Du vaudeville des Visitandines.*

LE théâtre avec la rivière,
Ont entr'eux de puissans rapports ;
De le dire on ne peut j'espère,
Me reprocher d'avoir des torts. *bis.*
Vous savez qu'on voit sur la *scène*
Souvent jouer des ignorans ;
J'ai vu, par l'effet des courans,
Paraître un âne sur la *Seine*.

AIR : *De Molière à Lyon.*

JE viens, dans un pamphlet nouveau,
De lire la tragique histoire,
D'un homme, qui trois jours dans l'eau,
Resta sans manger et sans boire.
Sans manger, je le crois beaucoup,
Mais ce que je ne saurais croire,

C'est qu'étant dans l'eau jus'au cou,
Il y soit demeuré sans boire. } *bis*

AIR: *De la Pipe de tabac.*

MAIS il est temps que je finisse
De parler des débordemens ;
Je ne pourrais, sans injustice,
Vous entretenir plus long-temps. *bis.*
Pour peu que ce récit vous touche,
J'en aurai, je pense, assez dit.
La Seine rentre dans sa couche,
Et moi je vais me mettre au lit.

F.. D...

CHANSON

CHANSON

Sur les grandes chaleurs de la même année.

AIR : *Vaudeville de la Revue de l'an 6, ou De Molière à Lyon.*

DANS mes goûts et dans mes penchans,
Je ne sais quel démon me guide ;
Quand les ondes couvraient nos champs,
Mon esprit seul était aride.
A présent qu'avec trop d'ardeur,
L'été du froid a pris la place,
Je vais, par la grande chaleur,
Vous donner des vers à la glace. } *bis.*

Ce temps ne me fait pas *trembler* ;
Je le répète à tout le monde,
Quoiqu'il fasse beaucoup parler,

Des malheurs qu'il cause à la ronde.
Au chagrin pourquoi s'adonner ;
Lorsqu'à Surenne, ainsi qu'en Brie,
Les vignerons vont nous donner } *bis.*
Du vin de la Côte-Rôtie ?

On dit toujours que la chaleur
Aux fruits, aux fleurs est favorable ;
Mais je sais que pour un auteur,
Elle est souvent désagréable ;
Car la chaleur, au lieu des fruits
Qu'attendait ma muse empressée,
M'a fait naître bien des *soucis*, } *bis.*
Et pas une seule pensée.

Mais parlons sur un ton plus bas ;
J'entends déjà gronder l'orage ;
Et le vaudeville n'est pas
Grand partisan de ce tapage.
D'ailleurs, je crains avec raison ;
Car si la foudre qui m'étonne,
Détruit tout ce qui n'est pas bon, } *bis.*
Adieu mes vers et ma personne.

Par le même.

EN ATTENDANT.

(*Mot donné.*)

AIR : *Du haut en bas.*

EN *attendant*,
On termine ainsi mainte lettre ;
En attendant,
Est un mot employé souvent :
Voudra-t-on aussi me permettre,
Dans mes faibles couplets de mettre,
En attendant ?

En attendant,
Sur l'affiche est mis tel ouvrage ;
En attendant,
L'auteur est très-impatient :
On le siffle, c'est grand dommage ;
Mais notre pauvre auteur enrage,
En attendant.

En attendant
On voit se tourmenter Dorante ;

En attendant
Qu'Alix le prenne pour amant :
Il presse envain cette innocente :
Il reste toujours dans l'attente,
En attendant.

En attendant
Le malheureux toujours espère,
En attendant
Qu'il lui survienne quelque argent :
Il se nourrit de sa chimère ;
Mais il reste dans la misère,
En attendant.

C...

LE SECRET.

AIR : *Quand l'amour naquit à Cythère.*

DU *secret* que je vous confie,
Jugez quelle est la gravité,

Puisque j'ai la secrète envie
Que par-tout il soit répété. *bis.*
Ce mot, d'une chanson bien faite,
Aurait pu fournir le sujet;
Mais le chantre aimable d'Annette
Ne m'a pas légué son *secret.* *bis.*

D'un jour troublé par un orage,
Faire soudain le plus beau jour,
Charmer les instans du bel âge,
C'est là le *secret* de l'amour. *bis.*
Mais à notre ame refroidie,
Du sentiment offrir l'attrait,
Réchauffer l'hiver de la vie,
De l'amitié c'est le *secret.* *bis.*

Le beau sexe, dit le vulgaire,
Ne peut pas garder un *secret*;
Pourtant il a celui de plaire,
Et sait bien garder un *secret.* *bis*
A Rose j'ai fait un outrage,
Rose m'a gardé le *secret*;
A Chloé demandez son âge,
Chloé sait garder le *secret.* *bis.*

IL ÉCHAPPE.

(*Mot donné.*)

AIR : *De Joconde.*

VOTRE destin, jeunes beautés,
Est d'aimer et de plaire ;
C'est en vain que vous résistez
A l'enfant de Cythère.
Quand vous voyez ce bel enfant,
Dont l'air si doux vous frappe,
Vous baissez les yeux, mais avant,
Un regard vous *échappe.*

Lorsqu'il vous conte doucement
Son amoureux martyre,
Et qu'il vous exprime en tremblant,
Ce qu'il craint ou désire ;
Ses paroles et son accent,
Tout vous émeut, vous frappe ;
Pourtant, vous fuyez, mais avant
Un soupir vous *échappe.*

D'autres fois, d'un air enfantin,
Près de vous, il folâtre ;
Il baise un gand, même la main,
Ou bien un bras d'albâtre.
Sa témérité vous surprend,
Mais sa grace vous frappe ;
Pourtant vous grondez, mais avant,
Un souris vous *échappe.*

Bientôt de votre œil attendri
Une larme s'*échappe* ;
Ce mot : *j'aime*, ce mot chéri,
De vos lèvres s'*échappe.*
La fleur qui pare votre sein,
Sans le vouloir s'*échappe* ;
Et puis, l'Amour, ce dieu malin,
Lui-même, hélas !... s'*échappe.*

Par feu B.....

LA SERVANTE
DE MOLIÈRE.

AIR : *De Sterne.*

MOLIÈRE, cet homme immortel,
Par une plume si savante,
Pour être encor plus naturel,
Souvent consultait sa *servante* ;
Mais, malgré lui, plus d'un auteur,
De nos jours, s'en impatiente ;
Il a pour juge et spectateur
Son *serviteur* et sa *servante*. } *bis.*

La servante ayant su donner
L'avis simple, qu'elle devine,
Molière, songeant au dîner,
La renvoyait à la cuisine.
Mais ce n'est plus ainsi, dit-on :
Par des manières différentes,
Dans beaucoup de nouveaux salons,
Il reste d'anciennes *servantes*. } *b.*

Nicole, avec son gros bon sens,
Riant du *Bourgeois Gentilhomme*,
Prouve qu'à réformer son temps,
Tout sert la plume d'un grand homme.
Qu'aurait fait Molière à présent,
Pour rendre sa leçon frappante ?
Nicole, dame maintenant,
Ne vaut pas Nicole servante. } *bis.*

J. A. S.

LE FEU.

AIR : *De Sterne.*

JE voudrais bien au coin du feu
Réchauffer ma muse engourdie ;
Mais on peut faire auprès du feu
Des couplets froids et sans génie.
N'importe, tisonnons mon feu,
Hardiment prenons nos pincettes :
Heureux, si de mon petit feu,
Je fais gaillir quelques bluettes ! } *bis.*

Tristement au coin de mon feu,
Envain je grille et me consume :
Mon papier gèle auprès du feu,
Quand ma main y porte la plume.
Dans mon dépit, je jette au feu
Les rimes qu'elle a fait éclore ;
Le papier brûle, il fait du feu,
Et sa flamme me gèle encore. } bis.

O toi, qui sur ton char de feu
Poursuis ta carrière éternelle ;
Sur un pauvre écrivain sans feu,
Laisse tomber une éteincelle !
Anime-moi de ce beau feu
Qui mettait Voltaire en délire ;
Mais éteins aussitôt ce feu,
S'il me brûlait pour la satyre. } bis.

Pensif, l'œil fixe sur mon feu,
Je vois s'évaporer la flamme ;
De même, de mon corps sans feu,
Bientôt s'échappera mon ame !
Mettons à profit près du feu

Les jours que le ciel me dispense.
Ne mourons pas comme le feu,
Sans laisser trace d'existence. } *bis.*

Lorsque les ans, au coin du feu,
Viendront cazerner ma vieillesse,
Je conserverai près du feu
Doux souvenirs de ma jeunesse!...
Si mon cœur garde encor du feu,
Puissé-je à mon heure suprême,
Exhaler un reste de feu,
Dans les bras de tous ceux que j'aime.

P. B. V.

COMMENT ON AIME.

AIR: *Si l'on peut aimer davantage.*

JEUNES beautés sachez apprendre
A distinguer fidèle amour:
Si votre amant, timide et tendre,
Vous cherche et vous fuit, tour-à-tour;

Si, ne craignant que pour vous-même,
Il souffre, et soupire et se tait ;
S'il est ardent, s'il est discret,
Jeunes beautés croyez qu'il aime. } *bis.*

S'il va chercher la solitude,
Et le silence des forêts ;
S'il sent une humble inquiétude
Alors qu'il songe à vos attraits ;
Si, malgré ce tourment extrême,
Son œil, plein d'un tendre embarras ;
Vous peint ce qu'il ne vous dit pas,
Jeunes beautés croyez qu'il aime. } *bis.*

Si, dans le trouble de son ame,
Il va de la crainte à l'espoir ;
S'il fuit pour vous soustraire au blâme,
S'il retourne encor pour vous voir ;
Si, tout près du bonheur suprême,
Il semble douter de son sort :
Ah ! répondez à son transport ;
Jeunes beautés croyez qu'il aime. } *bis.*

MORALE

MORALE
DES INCONSTANS.

AIR : *Comment goûter quelque repos?*

COMMENT goûter quelque bonheur
Quand on naquit timide et chaste !
En honneur, le monde est trop vaste;
La vie est trop courte en honneur.
Autant vaudrait se faire hermite,
Que de voir . . . une seule fois,
Par-ci, par-là, certain minois,
Qu'on ne doit plus revoir ensuite.

La brune Eglé me charmerait;
Je serais fou d'Iris la blonde;
J'aimerais la grande Raimonde;
La petite Irza me plairait:
Mais autant vaut prendre la fuite,
Que de dire . . . une seule fois,
Devant le monde, à demi-voix,
Ce qu'on ne peut redire ensuite.

Et cependant, tout bien compté,
Ce scrupule est par trop maussade.
Sur ce globe, où tout est passade,
Passons-nous l'infidélité,
Brune et blonde, grande et petite,
Laissez-moi vous prendre... une fois,
Un baiser; mais en tapinois,
Sauf à n'y rien reprendre ensuite.

PI...

ROMANCE

*A Mademoiselle J***, dont je venais de revoir la ville natale.*

AIR: *O Fontenai.*

OUI, j'ai revu ces lieux de notre enfance,
Où chaque instant m'offrit ton souvenir,
Où chaque objet me rendit ta présence,
Où chaque pas sembla nous réunir:

Là, tu reçus le don de l'existence ;
Don précieux en qui, pour t'embellir,
A tes vertus s'enchaîne la constance,
A tes attraits s'enchaîne le plaisir.

De mon destin la faveur sans pareille
Vint à mon cœur te montrer en ces lieux :
Premiers accens charmèrent mon oreille,
Premiers regards, enchantèrent mes yeux.

De tous côtés je rencontre des traces,
Du temps heureux passé dans ce séjour ;
Où mon ardeur croissait avec tes graces,
Où l'amitié me guidait vers l'amour.

Toi seule ici causes ce que j'éprouve ;
Tout à l'envi semble te rendre à moi ;
Par-tout enfin, ma mémoire te trouve ;
Mais nulle part pour mes yeux ce n'est toi.

Av***.

LA MONTRE.

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

LA Montre est de la vie humaine
Le modèle le plus parfait;
Elle a constamment une chaîne,
Et va par un ressort secret :
Elle s'arrête à la limite,
Et ne saurait la dépasser;
Quoiqu'elle aille toujours trop vîte,
L'homme se plaît à l'avancer.

Ingénieux, dans ma tendresse,
J'ai toujours deux montres sur moi;
Pour être auprès de ma maîtresse,
J'en fais un différent emploi :
L'une avance, je la regarde
Quand vient l'heure du rendez-vous;
Mais je prends celle qui retarde,
Quand il faut quitter ses genoux.

Les femmes, pour suivre l'usage,
Portent la montre dans le sein ;
Mais ce précieux assemblage
Les expose à plus d'un larcin.
Ainsi, dans la même demeure,
Par la mode on voit allier,
Ce qui fait souvenir de l'heure,
Et ce qui la fait oublier.

ET ***.

VAUDEVILLE

DE LA QUERELLE DES PERRUQUES.

Papillotage des cit. Moreau et Perrin.

AIR : *Eh ! ma mère est-ce que j'sais çà ?* ou *De Claudine.*

ENFANS, dans le mariage,
Il faut amour et gaîté ;
De cet heureux assemblage

Dépend la félicité.
Souvent par le moindre orage,
Les plaisirs sont exilés.
Pour être heureux en ménage,
Evitez les *démêlés*.

Pâris, si j'en crois la fable,
Jadis, sur le Mont-Ida,
Entre un *trio* fort aimable,
Pendant long-temps balança.
Comme lui, l'on me renomme;
Par les belles appelé,
A toutes donnant la pomme,
J'évite le *démêlé*.

Pendant trop long-temps la France
Ne vit que des ennemis;
Une heureuse intelligence
Vient d'en faire des amis.
Il ne faut pas qu'on se plaigne;
On doit être consolé.
Après quelques coups de peigne,
Enfin tout est *démêlé*.

Tout gonflés de leur mérite,
Implacables ennemis,
Deux coëffeurs, que chacun cite,
Se font la guerre à Paris.
Mais ce n'est qu'un badinage,
Et nous serons consolés,
Si l'on rit de notre ouvrage,
Comme de leurs *démêlés*.

LES LARMES.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

DE la gaîté, toujours épris,
Au chagrin nous faisons la guerre;
Mais le chagrin à bien son prix,
Il nous rend l'amitié plus chère;
Et vous ne pouvez qu'à demi
Du plaisir connaître les charmes,
Lorsque dans le sein d'un ami,
Vous n'avez pas versé de *larmes*.

Nous trouvons, quand l'hiver s'enfuit,
Plus d'attraits aux présens de Flore ;
La sombre pâleur de la nuit
Ajoute à l'éclat de l'aurore.
La douceur donne à la santé
Et plus de prix et plus de charmes :
Ainsi la riante gaîté
Sort plus vive du sein des *larmes*.

Sur les lèvres de la beauté
J'aime à voir un joli sourire ;
Mais l'amour n'est pas la gaîté ;
La gaîté rit, l'amour soupire.
A la folle vivacité,
Je ne rends pas toujours les armes ;
Et je n'ai jamais résisté,
A la beauté versant des *larmes*.

Les *larmes* sont la voix du cœur,
Et le cœur entend leur silence ;
De la faiblesse et du malheur,
C'est la plus puissante éloquence.
Timide enfant, combien de fois,
Avec des pleurs, tu nous désarmes !

Non, la plus séduisante voix
N'a pas le pouvoir de tes *larmes*.

Les amans, au lever du jour,
Vont guetter la naissante rose ;
Pour en faire hommage à l'Amour,
Ils brûlent de la voir éclose :
Cette aimable fleur à leurs yeux,
Pourrait-elle offrir tous ses charmes,
Si l'aurore, en ouvrant les cieux,
Ne l'arrosait pas de ses *larmes* !

Grand Racine, peintre enchanteur,
Toujours sublime et toujours tendre,
Combien l'on trouve de douceur
Aux *larmes* que tu fais répandre !
Chez nous, pour se faire admirer,
Tes rivaux prennent d'autres armes ;
Si par fois, ils nous font pleurer,
C'est en nous faisant rire... *aux larmes*.

AR.... G...

LES QUAND.

AIR : *Du Vaudeville de l'Embarras du choix*, ou *De l'Amour et du Temps.*

Quand on a de la répugnance
Pour le vil métier de flatteur ;
Quand on ôte, sans indulgence,
Aux fripons, leur masque trompeur ;
Quand on croit à la conscience ;
Quand on craint de voler autrui ;
Quand on dit tout haut ce qu'on pense,
On ne parvient pas aujourd'hui.

Quand on veut crayonner l'ébauche
D'un personnage sot et vain ;
Quand on veut rendre un air bien gauche,
Un grand orgueil, un esprit nain ;
Quand, d'après nature, on veut peindre
Un haut et puissant *inconnu*,

Sans recourir à l'art de feindre,
Il faut choisir un parvenu.

Quand on veut voir filles précoces,
Avec l'amant qui les séduit :
Sans avoir célébré les nôces,
De l'hymen recueillir le fruit;
Quand on veut voir ces demoiselles,
Par le fait, démentir le nom;
Il faut voir les pièces nouvelles!
Palma, Lisbeth, Anacréon.

CH....

LA GLACE.

AIR : *Du petit Matelot.*

EN *glaces* l'univers abonde ;
On aime leurs brillans effets :
On s'en sert beaucoup dans le monde,
Et l'on n'en profite jamais.
De ses goûts, l'homme suit la pente ;
La vérité qui suit ses pas,
Prend la *Glace*, la lui présente,
Mais l'amour-propre n'y voit pas.

Du reste, il est heureux, peut-être,
Que les humains, par vanité,
Ne veuillent pas se reconnaître
Au miroir de la vérité :
Son éclat offusque les hommes ;
Et si nos yeux, dans ce miroir,
Pouvaient nous voir tels que nous sommes,
Nous ne voudrions plus nous voir.

Voyez

Voyez Damis, qui fait pour plaire
Tant d'efforts, tant de vœux perdus ;
Damis, dont la jambe est légère,
Dont la tête l'est encor plus ;
Son miroir poli, qui le flatte,
Lui montre tout sous un jour faux :
Il y voit toujours sa cravatte,
Il n'y voit jamais ses défauts.

Grand Molière, peintre fidelle
De nos travers, et de nos mœurs,
Tu vas, dans ta *Glace* immortelle,
Réfléchir nos folles erreurs ;
Elle est toujours brillante et pure ;
Car la vérité qui sait tout,
La fit faire par la nature,
La fit polir par le bon goût.

Si la figure retracée,
Trouve des *Glaces* en tous lieux,
L'ame en rencontre, et la pensée
A son miroir, comme les yeux.
Pour ne pas craindre la présence
De ce témoin accusateur,

Songeons bien que la conscience
Est toujours le miroir du cœur.

Soyons bons, c'est-là le système
Qui fait jouir d'un bonheur sûr ;
Dès qu'on est mal avec soi-même,
Le miroir cesse d'être pur.
Mais rarement le sort nous ôte
L'espoir d'illustrer l'avenir ;
La *Glace* qui ternit la faute,
S'éclaircit par le repentir.

C***.

L'AUTOMNE.

AIR : *De la Clef forée.*

QU'UN autre chante le printems,
Et les fleurs dont il se couronne ;
Leur éclat flatte moins les sens
Que la richesse de l'*Automne* :
Ses fruits parent mieux nos jardins

Que les fleurs au printems éclose,
Moi, pour un seul de ses raisins,
Je donnerais toutes les roses.

De l'ardeur des brûlans Etés,
C'est l'*Automne* qui nous soulage ;
Mais, pour en jouir, les cités
N'ont pas le charme du village.
C'est-là qu'un soir, au coin du feu,
Craignant d'effrayer l'innocence,
L'Amour créa maint petit jeu,
Qui rend heureux par pénitence.

Envain l'*Automne* est la saison
Que chérit la mélancolie ;
A l'Amour comme à la raison,
Plaît une douce rêverie.
Les champs déserts, les prés sans fleurs,
Ces feuilles, vains jouets d'Eole,
Tout semble dire aux tendres cœurs :
Aimez, aimez, le temps s'envole.

Ah ! profitons de ces beaux jours,
Où l'*Automne* offre à la folie,

Vendangeuses en jupons courts,
Vendangeurs barbouillés de lie ;
C'est un tumulte aimable à voir :
On rit, on chante, l'on s'attrappe ;
Quand l'époux s'enivre au pressoir,
La femme va mordre à la grappe.

S'il est un réveil plein d'appas,
C'est d'entendre le cor qui sonne ;
Les chœurs de Gluck ne valent pas
Les cris d'une meute qui donne.
Quel beau moment ! quand la forêt,
Du joyeux *hallali*, (*) résonne,
Vient ensuite un dîner parfait ;
C'est l'appétit qui l'assaisonne.

C'en est fait, à Pomard, je veux
Avoir au moins une cabane,
Sur un côteau délicieux,
Cher à Bacchus, cher à Diane :

(1) C'est le cri et la fanfare qui annonce que le cerf est sur ses fins.

De ces dieux, par-tout, ma maison
Offrira l'aimable peinture,
Sauf l'alcove, où certain fripon
Sera toujours en miniature.

PH***.

LE FIL.

AIR : *Si Dorilas contre les femmes.*

POUR chanter le *Fil*, j'aime à croire
Que de talens j'ai peu besoin ;
Mais pour le chanter avec gloire,
De ne pas le rompre ayons soin.
Sans nulle exorde, je commence ;
Tout préambule est puéril ;
N'allons pas dans la circonstance
De mon discours perdre le *Fil*.

Que j'aime à voir la couturière
Travailler robes et corsets !
Sa main potelée et légère

A pour mes sens beaucoup d'attraits !
Cette couturière gentille,
Dont le talent est très-subtil,
Ne sait que faire de l'aiguille,
Si d'abord elle n'a le *Fil*.

Enfin, après dix ans de guerre,
On goûte en France le bonheur ;
Et nous devons ce sort prospère,
Au héros pacificateur.
L'étranger même qui t'admire,
Grand vainqueur d'Arcole et du Nil,
Est forcé, malgré lui, de dire,
Que ton épée avait le *fil*.

Nos petits rimeurs font, sans peine,
Un vaudeville dans leur nuit ;
Et l'on remarque, à chaque scène,
Des calembourgs, au lieu d'esprit.
Mieux que vous, auteurs imbécilles,
En dépit de votre babil,
Pour faire de bons vaudevilles,
Piron, Pannard avaient le *fil*.

Si quelque jour je cessais d'être
L'ami pur de la vérité,
Que je devinsse ingrat ou traître,
Ou froid auprès de la beauté,
Ah! dans ce changement extrême,
Plutôt que de paraître vil,
O parque! viens, à l'instant même,
Viens, de mes jours, trancher le *fil*.

COU**.

EXTRAIT
DU CATALOGUE
DU Cen. LEMARCHAND.

AIR : *De la marche du roi de Prusse.*

J'AI dans mon magasin,
Des livres un essaim ;
En voici
Ici,
Le nom
Tout au long.
OEuvres complète de Dorat,
Armand, de Dina le Rapt ;
OEuvres de Bertin,
De Berquin,
De d'Arnaud, aussi
De Mably,

L'Enfant-Jésus, et Jésus-Cadet ;
Avec madame Caquet.
J'apperçois dans le fond,
Auprès de Robinson,
Le bon,
L'immortel, joyeux Scaron.
L'estimable Fénélon,
Placé près de Buffon,
Pour l'instruction ;
Tout deux
A nos yeux,
Rappellent des savans fameux.
Laura, Théodore Cyphon,
Zyrphé, les Saisons de Tompson,
Mémoires de miss Bellamy,
Sophie, Adolphe et Jenny.
Albert,
Hélène et Robert,
Lismor,
Et Clarra-Hart-Fort.
Anna Grenwil, Augusta,
Célestine, Hermann-d'Una ;
Et pour les convertir, j'ai, je croi
Les *Martyrs*, de la foi.

AIR : *Comment goûter quelque repos.*

JE puis, pour les jaloux du temps,
Donner Virginie et Fabrice ;
A l'amante incline au caprice,
Offrir l'Hermite de vingt ans.
Les nouveaux Tableaux de famille ;
Aux cœurs sensibles, bienfaisants ;
Pour corriger les fils méchants,
Il suffit du Père et la Fille.

AIR : *Tu n'auras pas petit polisson.*

Monsieur Menard,
Edouard,
Edgard,
Contes, fables de Lafontaine,
Contes Moreaux, Cécilia,
Faublas, Emma,
Cinthelia.
OEuvres de Raynal,
Voyage Moral,
La Jardinière de Vincenne,
Chansonnier du Jour,

Montalais, Melcourt,
Sélicourt,
Et les trois âges de l'amour,
Fanny, madame Deshoulière,
Condillac, la mauvaise Mère,
Anacréon,
Et Berthe et Richemont.
Minna,
Sinaïb et Zora,
Santa-Maria,
L'Orpheline,
Pauline,
Irma,
Oulïana,
Et collection des Ana (1).

AIR : *Daigne écouter l'amant fidèle et tendre, des deux Jumeaux de Bergame.*

Mais j'oubliais ce peintre, ami fidèle
De la nature et du vrai sentiment.

(1) Vingt-quatre volumes in-18.

Florian, ta muse, à jamais immortelle,
Vivra toujours, ainsi que ton talent. } *bis.*

AIR : *Vaudeville d'Angélique et Melcourt.*

J'offre de plus aux curieux
Un livre aussi rare qu'utile ;
Et lequel aux auteurs peureux,
Peut par fois corriger la bille.
La Médecine de l'esprit ;
Est le nom savant qu'on lui donne ;
Cet ouvrage, sans contredit,
Convient à mainte personne.

Un autre encor très-en crédit,
Vous donne l'heureuse science,
De *faire des enfans d'esprit ;*
Cet art n'est pas commun en France.
Ah ! si ce livre d'Apollon,
Obtient la sanction divine,
Nous pourrons voir moins de *Pradon*,
Et beaucoup plus de *Racine*.

L. P*onel*

FIN.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
12 FEB 1909
OXFORD
982104

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VET-FR III A 1502